

## Éliane Pamart

### Ferenczi, aventurier et passeur de la psychanalyse \*

Freud a présidé à la naissance de la psychanalyse en recevant ses premières patientes hystériques qui l'ont sommé de se taire pendant les séances, l'amenant à inventer la technique analytique.

Ferenczi, médecin généraliste et psychiatre à Budapest, s'adresse à Freud en janvier 1908 avec une demande d'instruction : « J'ai besoin d'être instruit, car je vais exposer prochainement l'ensemble de vos découvertes devant un public de médecins <sup>1</sup>. » Il a trouvé son maître. Si Freud à 52 ans se présente comme le père de la psychanalyse, Ferenczi âgé de 35 ans fait figure de fils, pris dans un transfert infailible sur ce père idéal. Notons que Ferenczi avait perdu son père, libraire, à l'âge de 15 ans. Fils préféré, il avait très tôt lu dans sa librairie toute la littérature analytique de l'époque.

Subjugué par l'enthousiasme de Ferenczi, Freud lui propose de :

- l'accompagner aux États-Unis avec Jung où il doit donner une série de conférences ;
- s'entretenir avec lui pour préparer ses communications ;
- d'analyser mutuellement leurs rêves durant ce voyage, ce qui donnera ultérieurement à Ferenczi l'idée de « l'analyse mutuelle » ;
- témoigner de son transfert à Fliess tout en travaillant sur la paranoïa à l'occasion d'un séjour à Palerme qu'il organise à la fin de l'été 1910.

Ferenczi accède alors à une place d'exception auprès du maître de la psychanalyse, devenant le dépositaire de cette analyse originale, issue d'un transfert passionnel entre Freud et Fliess.

---

\*↑ Texte présenté lors des Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », les 29 et 30 novembre 2025, à Paris.

1.↑ S. Ferenczi, « Lettre du 18 janvier 1908 », dans *Correspondance S. Freud, S. Ferenczi*, vol. 1, 1908-1914, Paris, Calmann-Lévy, 1994, p. 3.

Leur engagement respectif pour la cause analytique scellera leur amitié par une correspondance de 1 236 lettres quasi quotidiennes jusque dans les années 1920. L'analyse de Ferenczi s'est déroulée en trois tranches successives de deux ou trois semaines entre 1914 et 1917, alors qu'il était médecin militaire.

Les échanges s'espacent, Freud découvre son cancer en 1923, mais l'un et l'autre ne cessent de publier et de s'entretenir de leurs travaux mutuels en dépit de leurs divergences. Dans ces lettres, la vie quotidienne et intime de ces deux grands hommes croise aussi bien la vie institutionnelle que leurs élaborations analytiques.

Du point de vue politique, Ferenczi avant de rencontrer Freud était déjà engagé à Budapest où il avait constitué son groupe hongrois. Clinicien hors pair, il recevait tous les patients qui se présentaient dans le cadre de sa pratique hospitalière comme des urgences à satisfaire. En accord avec Freud, il œuvre à l'extension de la psychanalyse, crée l'IPA dont il n'exercera jamais la présidence, se rend aux États-Unis où il défend ardemment l'analyse profane <sup>2</sup> autorisant les non-médecins à exercer la psychanalyse. Il est également à l'origine de la constitution du Comité secret après la rupture de Jung et de Freud en 1912.

Sur le plan théorique, on lui doit le concept d'introjection avec son texte « Transfert et introjection » de 1909, puis il élabore sa technique active qui concerne l'acte analytique, approuvée par Freud, dont l'illustration n'est autre que la fixation du terme de l'analyse de l'Homme aux loups. Freud aurait également conditionné la fin de l'analyse de Ferenczi à son choix marital. À partir de cette expérience, il écrit sur le contre-transfert, le transfert négatif, et questionne sans répit la formation des analystes, considérant l'analyse didactique insuffisante. Ses avancées sur la technique analytique visent Freud, auquel il reproche une analyse incomplète.

Voici quelques extraits de ses textes sur la fin de la cure, de 1927 et 1928 :

Pousser le patient hors de l'analyse en lui signifiant son congé, peut donner des résultats dans certains cas, mais en principe c'est une méthode à rejeter [...] la pression de l'analyste la prolonge souvent <sup>3</sup>.

Renoncer à faire pression ne signifie pas renoncer aux moyens techniques que j'ai proposés sous le nom d'activité <sup>4</sup>.

2. [↑](#) S. Freud, *La Question de l'analyse profane*, Paris, Folio-essais, 2003.

3. [↑](#) S. Ferenczi, « Le problème de la fin de l'analyse », dans *Psychanalyse IV, Œuvres complètes 1927-1933*, Paris, Payot, 1927, p. 50.

4. [↑](#) *Ibid.*

Le névrosé ne peut être tenu pour guéri tant qu'il ne renonce pas au plaisir de la fantasmatisation inconsciente, c'est-à-dire au mensonge inconscient <sup>5</sup>.

Aucune différence de principe entre analyse thérapeutique et analyse didactique <sup>6</sup>.

La seule base fiable d'une bonne technique analytique est l'analyse finie de l'analyste <sup>7</sup>.

Enfin, concernant la psychose, il écrit dans son *Journal clinique* :

Même dans un cas de paranoïa, il faut rechercher le grain de vérité caché dans toute idée délirante <sup>8</sup>.

Ferenczi poursuit ses recherches et ne recule pas devant le réel de la psychose, ni devant celui du trauma, bien qu'il ne dispose pas du signifiant, des registres RSI, de l'objet *a*, et encore moins de la passe pour théoriser la fin de la cure. Mais il ouvre, seul, ces questions contre la communauté analytique.

Il s'éloigne de la technique freudienne, qu'il juge trop dogmatique, inadaptée pour certains patients, et s'aventure à inventer « l'analyse mutuelle » qu'il qualifiera plus tard de « pis-aller <sup>9</sup> ». Dans les psychoses, il repère l'effet de fragmentation exercé par les traumas, ce qui l'amène à rechercher l'impact du trauma réel dans la construction subjective. Lui vient l'idée de la régression jusqu'au trauma, impliquant la nécessité d'un transfert où l'analyste ne frustre plus le patient mais le gratifie pour le soutenir dans sa reconstruction. Ces dernières recherches l'opposent à Freud, qui lui reproche « la technique du baiser » que Jones se plaira à divulguer.

En 1932, atteint d'une anémie de Biermer, incurable à cette époque, il refuse la présidence de l'IPA pour écrire son *Journal clinique*, texte testamentaire où il ne cache plus sa vindicte ni sa dépendance à Freud. *La Confusion des langues entre les adultes et l'enfant*, dernier texte présenté au congrès de Wiesbaden en septembre, soit sept mois avant sa mort, contre l'avis de Freud, provoque le conflit et le scandale au sein de la communauté analytique.

Si la rupture est douloureuse pour chacun d'eux, on peut dater le malentendu dès leur échange sur le transfert à Fliess, où Freud n'avait pas supporté l'insistance de Ferenczi. Freud lui avait écrit : « Je n'ai plus aucun besoin de cette totale ouverture de la personnalité, vous l'avez non seulement remarqué mais aussi compris, et vous êtes remonté fort justement à la cause traumatique de cet état de choses. Alors pourquoi vous êtes-vous entêté ?

5. [↑](#) *Ibid.*, p. 45.

6. [↑](#) *Ibid.*, p. 49.

7. [↑](#) *Ibid.*, p. 65.

8. [↑](#) S. Ferenczi, *Journal clinique, Janvier-octobre 1932*, Paris, Payot, 2014, p. 89.

9. [↑](#) *Ibid.*, p. 35.

Depuis le cas Fliess, dans le dépassement duquel vous m'avez précisément vu occupé, ce besoin s'est éteint chez moi <sup>10</sup>. » Ferenczi lui reproche alors de ne pas partager son « désir de franchise mutuelle absolue <sup>11</sup> » et répond : « C'est de l'homme, pas du savant que je voulais profiter, en une amitié confiante <sup>12</sup>. »

Il interprète ce refus comme la conséquence de « la fournaise du transfert <sup>13</sup> » dans laquelle Freud était pris, ignorant que cette aventure auprès de Freud le plongeait dans ce même état. D'où son exigence d'une analyse finie pour l'analyste. Ferenczi s'est consumé dans une mutualité impossible entre analysant et analyste pour répondre à sa demande transférentielle. C. Soler écrit dans l'ouvrage collectif paru en 2008 dirigé par J.-J. Gorog : « Son expérience comme analyste plaide en silence pour une formation sans laquelle la psychanalyse est dangereuse... pour l'analyste <sup>14</sup>. »

Dans leurs derniers échanges, Freud rassure Ferenczi sur la nature de leur relation : « C'était plutôt une communauté intime de vie, de sentiment et d'intérêts <sup>15</sup>. » Ferenczi, avant de mourir le 22 mai 1933, lui suggère de quitter l'Autriche : « Je vous recommande d'utiliser le temps où la situation n'est pas encore immédiatement menaçante. [...] Je vous en prie, prenez mon avertissement au sérieux <sup>16</sup>. » Ce à quoi Freud répond non sans humour : « Je pense que la fuite ne serait justifiée que par un danger vital direct, et, après tout, si l'on vous assomme, c'est une façon de mourir comme une autre <sup>17</sup>. » Freud parlera de Ferenczi, quatre ans plus tard, dans son texte « Analyse finie et infinie ».

Surnommé « l'enfant terrible de la psychanalyse », aventurier de la première heure, passeur de la psychanalyse, Ferenczi a cherché des variantes à la technique freudienne, ce qui résonne avec le titre du texte de Lacan, où il écrit : « Ferenczi, est l'auteur de la première génération le plus pertinent à questionner ce qui est requis de la personne de l'analyste et notamment pour la fin du traitement <sup>18</sup>. »

10. [↑](#) S. Freud, « Lettre 171 F. 6-10-1910 », dans *Correspondance S. Freud, S. Ferenczi*, vol. 1, 1908-1914, *op. cit.*, p. 231.

11. [↑](#) *Ibid.*, « Lettre 170 Fer. 3-10-1910 », p. 228.

12. [↑](#) *Ibid.*

13. [↑](#) S. Ferenczi, « Lettre du 11-10-1922 », dans *Correspondance S. Ferenczi, G. Groddeck (1921-1933)*, Paris, Payot, 1982.

14. [↑](#) C. Soler, « Ferenczi, le témoin », dans *Ferenczi après Lacan*, Paris, Hermann, 2008, p. 242.

15. [↑](#) S. Freud, « Lettre 1231 F. 1933-01-10 », dans *S. Freud, S. Ferenczi, Correspondance 1920-1933, Les Années douloureuses*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 510.

16. [↑](#) S. Ferenczi, « Lettre 1233 FER du 1933-03-29 », *ibid.*, p. 511.

17. [↑](#) *Ibid.*, « Lettre 1234 FR du 2-04-1933 », p. 512.

18. [↑](#) J. Lacan, « Variante de la cure type », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 340.